

**Corrigé DM2**  
**Dissertation**

Sujet de dissertation :

Peut-on considérer avec Pierre Zaoui que la force de vivre consiste à apprendre : « non à nous détourner de la mort pour méditer la vie seule, mais à dire encore la vie face à la mort ».

Analyse du sujet :

Le philosophe Pierre Zaoui écrit *La Traversée des catastrophes* comme un « manuel de survie » pour affronter la douleur de perdre un proche.

Il considère que l'épicurisme se défait et qu'une philosophie vitaliste digne de ce nom doit nous apprendre à parler face à cette catastrophe.

Le sujet intervient à la fin de son raisonnement et comporte deux énoncés : une négation réfute notre préjugé – la philosophie n'a pas seulement pour tâche de dévier nos pensées de la mort – puis une correction en découle – elle doit nous permettre de l'affronter.

Autrement dit, nous ne serions pas encore assez sages, c'est-à-dire assez forts aux yeux de Zaoui, pour ne pas changer de voie, ne pas dévier d'un tracé initial, ne pas nous diriger vers un autre objectif quand la mort est là.

Mûrir notre réflexion sur la vie serait insuffisant. Il faudrait paradoxalement réussir une ultime épreuve, être capable d'affirmer notre amour de la vie quand la mort se présente.

Mais un problème surgit car l'expérience de la mort nous empêche justement de parler, ou de parler d'autre chose.

Cela s'explique : Pierre Zaoui présuppose que nous nous détournons de la mort par faiblesse parce que nous ne savons pas quoi dire face à ce qui n'a rien à voir avec la vie. Il n'envisage pas que s'en détourner soit impossible car la mort n'est pas étrangère à la vie.

On se demandera donc si la force de vivre ne consiste pas justement à apprendre qu'il est impossible de dire la vie en se détournant de la mort.

Le livre IV des *Contemplations* comporte une page quasi blanche : la date du 4 septembre 1843 est simplement suivie d'une ligne de points. À la mort de Léopoldine, sa fille aînée, Hugo est incapable de dire quoi que ce soit. Trois ans plus tard, il semble incapable de détourner ses pensées de cette perte tragique. Il réussit toutefois à raconter comment la vie se poursuit malgré cette disparition. Il semble donc étonnant que Pierre Zaoui considère que la force de vivre consiste à apprendre : « non à nous détourner de la mort pour méditer la vie seule, mais à dire encore la vie face à la mort. » Le sujet intervient à la fin de son raisonnement et comporte deux énoncés : une négation réfute notre préjugé, la philosophie n'a pas seulement pour tâche de dévier nos pensées de la mort, puis une correction en découle, elle doit nous permettre de l'affronter. Autrement dit, nous ne serions pas assez sages, c'est-à-dire assez forts aux yeux de Zaoui, pour ne pas changer de voie, pour éviter de dévier du tracé initial et ne pas nous diriger vers un autre objectif. Pire, mûrir notre réflexion sur la vie serait insuffisant. Pour gagner en sagesse, il faudrait paradoxalement réussir une ultime épreuve, être capable d'affirmer notre amour de la vie quand la mort se présente. Or, ce point de vue soulève un problème car l'expérience de la mort nous empêche justement de parler, ou de parler d'autre chose. Cela s'explique : Pierre Zaoui présuppose que nous nous détournons de la mort par faiblesse parce que nous ne savons pas quoi dire tant la mort serait étrangère à la vie. Il n'envisage pas que l'existence rend justement impossible de s'en détourner. On se demandera donc si la force de vivre ne consiste pas à apprendre que nous ne pouvons pas dire la vie en nous détournant de la mort. Nous traiterons cette question à l'aide du programme : *Les Contemplations* d'Hugo, *Le Gai savoir* de Nietzsche, *La Supplication* d'Alexievitch. Certes, dire encore la vie face à la mort semble être une preuve de force, mais nous verrons que la mort nous ôte les mots jusqu'à ce que nous comprenions qu'elle fait partie de notre existence si bien que nous avons forcément de quoi dire.

### 1. Avoir la force de vivre consiste à dire encore la vie face à la mort

Les œuvres au programme semblent donner raison à Pierre Zaoui : réfléchir sur l'existence ne suffit pas à nous la faire aimer, nous devons pour cela apprendre à parler quand la mort se présente.

<b>A) C'est apprendre non à nous détourner de la mort pour méditer la vie seule</b>		
Se détourner de la mort est insuffisant car c'est du déni, cela n'a rien d'un choix réfléchi contrairement à ce que les gens s'imaginent (278) : « <b>et tous, tous pensent que le temps écoulé jusqu'alors n'est rien ou peu de chose, que le proche avenir est tout : d'où cette hâte, ces cris, cet étourdissement de soi-même, cette duperie de soi-même ! Chacun veut être le premier dans cet avenir, - et pourtant c'est la mort et le silence de mort qui est l'unique certitude et le lot commun à tous dans cet avenir !</b> » Nietzsche s'amuse de cette fuite en avant chez ses contemporains. Personne ne semble méditer sur quoi que ce soit. Au contraire, chacun passe sa vie à s'agiter sans réfléchir.	Or un tel déni a des conséquences lourdes. Hugo atteint les bords de la folie quand il se détourne de l'idée que Léopoldine est morte. Loin de pouvoir méditer la vie seule et de l'accepter à la manière d'un stoïcien, il n'apprend rien et ne raisonne plus : « <b>Oh ! que de fois j'ai dit : Silence ! elle a parlé !/ Tenez ! voici le bruit de sa main sur la clé !</b> » Ce poème du livre IV réfute toute possibilité de méditation car le poète fuit la réalité. La dérive qu'engendre une insondable tristesse ne permet ni d'apprendre ni de retrouver la force de vivre.	Aussi, il n'est pas étonnant que ce soit la propagande d'état et non les intellectuels qui pousse les biélorusses vivant dans les zones irradiées à se détourner de la mort dans <i>La Supplication</i> . Les liquidateurs ou les dosimétristes qui se détournent d'abord d'une réalité terrifiante et croient à cette propagande troquent sans vraiment le comprendre alors leur santé contre les promesses d'une vie plus confortable. Ils se bercent d'illusions plutôt qu'ils ne méditent la vie seule.
<b>B) Mais à dire encore la vie face à la mort</b>		
C'est pourquoi, pour avoir la force d'affronter notre existence, nous devrions apprendre encore à la dire face à la mort. Hugo relève le défi dans le livre V des <i>Contemplations</i> . Il décide de	Dire la vie face à la mort ne prend pas forcément la forme d'une révolte. Cela peut se manifester par le désir de durer malgré la certitude de n'avoir qu'un temps.	C'est aussi en regardant le paysage, plus précisément, en voyant que les plantes poussent à nouveau et que la faune revient, qu'une résidente sans autorisation arrive à trouver

<p>repandre le combat politique malgré le deuil, et retrouve la tonalité épique voire bravache de « Réponse à un acte d'accusation » : « <b>Oh ! jamais, quel que soit, le deuil, l'affront, / La conscience en moi ne baissera le front ; / Elle marche sereine, indestructible et fière ; / Car j'aperçois toujours, conseil lointain, lumière, / À travers mon destin, quel que soit le moment, / Quel que soit le désastre ou l'éblouissement, / Dans le bruit, dans le vent orageux qui m'emporte, / Dans l'aube, dans la nuit ; l'œil de ma mère morte !</b> » Sa parole, mise en scène de manière tonitruante, vient d'outre-tombe, elle est celle d'un proscrit et d'un père endeuillé. Elle n'est pas le fruit d'une méditation sur la vie seule, mais le moyen de faire face à l'adversité comme à l'ennemi. En martelant « Quel que soit », Hugo affirme qu'il est vivant, c'est-à-dire assez conscient pour se révolter.</p>	<p>C'est ce désir que Nietzsche admire quand il contemple la ville de Gênes : les maisons semblent toutes dire la vie face à la mort (291). Avoir bâti toutes ces constructions est, en effet, un paradoxe pour des mortels. Le philosophe y voit un beau face-à-face, la preuve que les générations passées ne se sont pas laissées désespérer par la certitude qu'elles ne profiteraient que peu de temps de leurs maisons. En regardant les bâtisses génoises comme des visages, Nietzsche donne donc du sens à ce qui pourrait passer pour de la folie.</p>	<p>les mots pour justifier sa présence dans un lieu de mort : « <b>Et pourquoi partir ? C'est beau ici ! Tout fleurit, tout pousse. Des moustiques aux animaux domestiques, tout vit.</b> » Un tel constat surprend tant il va à contre-courant de l'idée que l'on se fait d'une zone rendue stérile par les radiations et abandonnée par les individus. Or, nous ne recevons pas ce témoignage comme celui d'une folle. Cette femme justifie sa présence de manière cohérente. Mais ce qu'elle dit ne manque pas de nous déstabiliser car les effets toxiques des radiations sont réels. Il nous est alors difficile d'adhérer pleinement à cette vision d'une vie renaissante sans redouter que cette femme n'affronte rapidement une mort terrifiante.</p>
--	---	---

T : Comment ne pas se détourner d'une telle mort quand justement nous recherchons le bonheur et la joie dans l'existence ?

## 2. Le problème est qu'être face à la mort nous rend muets ou nous empêche de méditer sur autre chose

Pierre Zaoui défend une position admirable, aimer la vie c'est être capable d'en parler devant ce qui la nie. Mais son étrangeté même nous affecte au point de nous réduire au silence.

### A) Être face à la mort nous rend muets ou incapables de méditer sur autre chose

<p>Ainsi, après la mort de sa fille, Hugo ne parvient pas à composer de poèmes pendant trois ans. Lorsqu'il écrit à nouveau, il est trop faible pour dire autre chose que tous les états du deuil qui l'accable. Le bruit et la fureur du monde lui paraissent lointain, incongru, alors qu'il ne se sent plus en mesure de jouer les paladins : « <b>Vous voulez que, dans la mêlée, / Je rentre ardent parmi les forts, / Les yeux à la voûte étoilée... - / Oh ! l'herbe épaisse où sont les morts</b> » Poursuivre le combat politique lui paraît dérisoire tant sa capacité à s'indigner le cède désormais à l'omniprésence du chagrin. Le tombeau poétique qu'il érige à la mémoire de sa fille donne une couleur mélancolique à l'ensemble de la seconde partie des <i>Contemplations</i>, reléguant les textes de combat dans le livre V à la portion congrue.</p>	<p>Un enseignant fait ce constat, récurrent dans <i>La Supplication</i>, personne ne sait quoi dire face au désastre de Tchernobyl : « <b>J'ai envoyé mon texte à une revue et l'on m'a répondu que ce n'était pas une œuvre littéraire, mais le récit d'un cauchemar nocturne. Bien sûr, je n'ai pas assez de talent, mais je crois qu'il y a une autre raison. Je me demande pourquoi on écrit si peu sur Tchernobyl. Pourquoi nos écrivains continuent-ils à parler de la guerre, des camps et se taisent sur cela ? Est-ce un hasard ? Je crois que, si nous avions vaincu Tchernobyl, il y aurait plus de textes.</b> » Tout se passe, en effet, comme si une telle tragédie relevait de l'indicible ou de l'inaudible. Le texte de cet enseignant n'est pas recevable car les gens ne semblent pas en mesure d'entendre ce qu'il dit sans être pétrifiés.</p>	<p>Outre que les affects morbides nous rendent muets ou obsessionnels, notre langage se dérobe au moment de dire la vie (298) : « <b>J'ai saisi cette idée au vol et je me suis jeté sur les premiers mots mal venus pour la fixer, afin qu'elle ne m'échappe pas une fois encore. Et voici à présent que ces mots arides me l'ont tuée, et qu'elle pend et se balance en eux – et je ne comprends plus guère, en la considérant, comment j'ai pu être aussi heureux en attrapant cet oiseau.</b> » La métaphore de l'oiseau est parlante : arrêté en plein vol, il perd tout intérêt, empêché qu'il est de se mouvoir dans son élément. Nous serions donc muets face à la mort, aussi, parce que nous n'avons pas de mots assez forts pour dire la vie.</p>
--	---	--

<b>B) Car nous sentons que nous perdons ce à quoi nous tenons, des êtres ou des possibles</b>		
<p>Un témoignage dans <i>La Supplication</i> nous éclaire : « <b>Me souvenir ? Je veux me souvenir, mais, en même temps, je ne veux pas... (Elle semble écouter une voix intérieure ou, peut-être, discuter avec elle-même)</b> » Cette femme est consciente de refouler des souvenirs malheureux. Elle peine à faire encore face à la catastrophe après en avoir souffert, ce que traduit son apparent dilemme.</p>	<p>Au contraire, <i>Les Contemplations</i>, ce sont les souvenirs qui renferment les séquences heureuses de la vie. Ils prennent donc souvent la place dans le livre IV de l'évocation d'un présent bien terne en comparaison : « <b>Elle avait pris ce pli dans son âge enfantin/ De venir dans ma chambre un peu chaque matin ;/ Je l'attendais ainsi qu'un rayon qu'on espère</b> » S'il est si difficile de dire encore la vie face à la mort, c'est parce que la disparition de Léopoldine modifie irrévocablement la relation du poète au temps qui passe. Ce dernier bascule dans un « Aujourd'hui » grevé par le chagrin, condamné qu'il est à éprouver le bonheur comme un exilé, sur le mode du temps regretté.</p>	<p>Même la mort d'une amitié nous paraît insoutenable (279) : « <b>Et nous voulons ainsi croire à notre amitié d'astres, même si nous devons être mutuellement ennemis sur la terre.</b> » Nietzsche éclaire les raisons de ces détours que nous empruntons face à la disparition de ce que nous chérissons. Nous ne sommes pas dupes face au réel, mais lui faire face est au-delà de nos forces, c'est pourquoi nous cultivons sciemment de fausses croyances.</p>

<b>C) C'est pourquoi nous sommes tenté.es de nous en détourner</b>		
<p>C'est peut-être cette stratégie qu'expérimente Hugo lorsqu'il part se promener en compagnie de son chien avec des livres d'histoire en poche. Dans une certaine mesure, méditer sur les cahots de l'histoire et les lignes brisées de personnages illustres lui permet de dévier ses pensées toutes tournées sinon vers Léopoldine.</p>	<p>On comprend alors mieux pourquoi Nietzsche se réjouit de ce qui ressemble à bien des égards à un manque de sagesse chez ses contemporains (278) : « <b>Cela me rend heureux de voir que les hommes ne veulent absolument pas penser la pensée de la mort ! J'aimerais contribuer en quelque manière à leur rendre la pensée de la vie encore cent fois plus digne d'être pensée.</b> » Nietzsche ne considère pas que l'humanité soit à la dérive, au contraire. Méditer la vie lui paraît avoir bien plus de valeur que de méditer la mort seule.</p>	<p>Une femme refuse même toute méditation dans <i>La Supplication</i> : « <b>L'homme se lève tôt le matin... Et il ne pense nullement à l'éternité, ses pensées vont à son pain quotidien. Et vous voulez forcer les gens à penser à l'éternité ? Voilà bien l'erreur de tous les humanistes.</b> » C'est l'intérêt même de ce qu'elle a à dire qui paraît dérisoire à cette femme. Elle oppose une vision simple ou simpliste jusqu'à la caricature de la vie des gens ordinaires. Elle témoigne pourtant et rejoint ce cœur polyphonique dont Alexievitch recueille les paroles. Paradoxalement, tout se passe comme s'il était impossible de ne rien dire non plus, comme s'il était impossible de raconter cette vie sans faire face à la mort d'une manière ou d'une autre.</p>

T : Nous nous détournons de la mort car nous croyons n'avoir rien à dire. Mais peut-on s'en détourner alors que nous l'expérimentons forcément au cours de notre existence ?

### **3. Il serait plus juste de dire que l'impossibilité de parler de la vie en se détournant de la mort fait notre force**

Nous présumons qu'il est possible de méditer la vie seule alors que l'expérience de la mort traverse nos existences.

<b>A) Or la mort n'est pas étrangère à la vie</b>		
<p>Ce corpus possède une particularité, on y apprend par expérience. Le titre des <i>Contemplations</i> acquiert une nouvelle profondeur à partir du livre IV. Le temps se rompt irrémédiablement et le chagrin rend la sagesse du poète particulièrement</p>	<p>C'est pour cette raison que Nietzsche dit aimer la vie (324) : « <b>Non ! La vie ne m'a pas déçu ! Année après année, je la trouve au contraire plus vraie, plus désirable et plus mystérieuse</b> » Il apprend à dire non à tout ce qui</p>	<p><i>La Supplication</i> entérine ce constat, témoignage après témoignage : les survivant.es de la catastrophe de Tchernobyl sont des vivants en sursis. Ils et elles finissent pourtant par retrouver une forme de routine : « <b>L'impensable s'est produit : les</b></p>

<p>mélancolique. Cette impression de lecture se confirme au livre V lorsque « Les Malheureux » inscrit l'expérience hugolienne dans celle, universelle, du malheur. Ce long poème comporte un étrange panthéon car toutes les figures que glorifie Hugo connaissent une mort terrible. Il s'agit pourtant de se préparer à vivre et pas seulement à faire face à la mort en la défiant pour la beauté du geste : <b>« Puisque déjà l'épreuve aux luttas vous convie, / Ô mes enfants ! parlons un peu de cette vie. »</b> C'est assez dire que l'on ne saurait se détourner de la mort tant cette expérience la traverse sous une forme ou sous une autre.</p>	<p>pourrait le détourner de la vie, c'est pourquoi il ne se révolte pas contre les périodes de maladie qui l'accablent fréquemment. La mort fait partie de l'expérience du vivant comme la maladie est un moment de la santé.</p>	<p><b>gens se sont mis à vivre comme avant. Renoncer aux concombres de son potager était plus grave que Tchernobyl. »</b> À travers ce renversement dans l'échelle de la gravité, ce journaliste semble dire que la mort, même des suites de maladies provoquées par les radiations de la centrale nucléaire, est une donnée, certes tragique, mais une part malgré tout de l'existence ; c'est ce que les habitants des zones exposées disent en racontant leur expérience.</p>
--	---	--

### B) C'est pourquoi faire face à la mort c'est méditer la vie

<p>Or, cette expérience est la source d'un savoir précieux susceptible de rendre la santé à notre esprit (303) : <b>« Je connais mieux la vie pour avoir été si souvent sur le point de la perdre : et c'est justement pourquoi je possède plus, en fait de vie, que vous tous ! »</b> Pour nous guérir, pour ne pas souffrir de la vie, nous devons accepter que la mort traverse nos vies. Nietzsche ne cesse de nous rappeler que notre sagesse naît dans notre corps, dans ce que nous expérimentons en tant qu'être incarnés et mortels. Mieux connaître la vie revient à ne pas nier cette dimension essentielle de notre existence.</p>	<p>Dans cette mesure, faire face à la mort, c'est méditer la vie. Dans <i>La Supplication</i>, une femme raconte comment un <i>modus vivendi</i> s'impose finalement après le choc de la catastrophe nucléaire : <b>« Dans les premiers jours, la question « qui est coupable ? » nous semblait la plus importante. Plus tard, lorsque nous avons appris plus de choses, nous nous sommes demandé : « Que faire ? » Comment se sauver ? Maintenant que nous nous sommes faits à l'idée que cela va durer non pas un an ou deux, mais plusieurs générations, nous avons commencé à retourner mentalement en arrière. A tourner une page après l'autre. »</b> Certes, les vertigineuses questions qu'elle se pose n'obtiennent pas de réponses satisfaisantes. Mais ce questionnement n'est pas stérile. Il débouche sur une forme de sagesse. Alors que de nombreux discours s'effondrent ou paraissent cuistres face à la menace pressante de la mort, adhérer à la vie, aussi insensée qu'elle soit, est une attitude qui a de la valeur.</p>	<p>Aussi, Hugo peut-il regarder Socrate comme un modèle : <b>« Livide et radieux, Socrate m'a tendu/ Sa coupe en me disant : – As-tu soif ? Bois la vie. »</b> Hugo ne retient pas ses dernières paroles qui déçoivent tant Nietzsche. Pour le poète, le mythe a plus de vérité que le fait historique. Il imagine donc le philosophe antique présenter la coupe où il a probablement bu la ciguë. On comprend que la vie est un breuvage aussi mortel que désirable. Le poète aura traversé le désespoir avant de pouvoir apprendre qu'une mort aussi tragique que celle de Socrate ne rend pas la vie moins aimable.</p>
--	--	--

### C) Et nous donne la force de lui dire oui

<p>La beauté du face-à-face avec la mort ne tient donc pas à notre capacité à la défier au moment où elle menace de nous réduire au silence. Elle réside bien davantage dans une manière artiste d'accepter qu'elle affecte notre existence. Hugo le met en scène dans une fable où l'épique transforme un banal épisode de la vie quotidienne – un crabe pince le poète – en objet de</p>	<p>Méditer la vie et la mort permet donc de dire oui à l'existence (341) : <b>« Ou combien te faudrait-il aimer et toi-même et la vie pour ne plus aspirer à rien d'autre qu'à donner cette approbation et apposer ce sceau ultime et éternel ? »</b> En ce sens, imaginer comme le fait Nietzsche l'éternel retour de ce qu'on a vécu, y compris</p>	<p>Un témoignage dans <i>La Supplication</i> est édifiant sur ce point : <b>« Empoisonnée par la radiation ou non, elle reste ma patrie. À aucun autre endroit, on n'a besoin de nous. Même l'oiseau aime son nid... »</b></p>
--	---	--

méditation. Le crabe est un adversaire monstrueux parce qu'il fait mal et que le poète doit faire preuve de force pour accepter cette souffrance.	les pertes les plus douloureuses, c'est apprendre à dire oui toutes les fois que l'on est tenté de se détourner de l'existence.	
---	---	--

CC : Pierre Zaoui a raison d'affirmer que nous détourner de la mort n'est pas ce que nous devons apprendre. Cette attitude tient davantage du déni que d'une sagesse à suivre. Loin de développer une quelconque aptitude à vivre, nous nous laisserions séduire par une stratégie d'évitement bien coûteuse. Mais affirmer qu'en conséquence nous devons apprendre à dire encore la vie face à la mort est problématique tant perdre un proche ruine de précieuses possibilités d'expérimenter le bonheur. La preuve est que notre discours se tarit ou vire à la rumination morbide. Or, si nous nous retrouvons dans cette position de faiblesse, c'est probablement parce que nous rejetons la mort comme un élément totalement étranger à notre existence. Méditer sur la vie nous apprend au contraire à quel point la mort en fait partie et à quel point il est impossible de dire l'existence en s'en détournant. Un tel savoir nous prépare peut-être à composer avec la part tragique de notre condition.